

Isabel Capeloa Gil
Rentrée solennelle Lyon

Universitas non moritur
L'université et l'angoisse du présent

Votre Excellence, Msgr Olivier de Germay, Chancelier de l'Université Catholique de Lyon

Monsieur le Recteur, Père Olivier Artus,
Mesdames et messieurs en vos titres et qualités,

Je suis très heureux de m'adresser à cette remarquable assemblée à l'occasion de la rentrée solennelle de l'Université Catholique de Lyon. Au nom de la Fédération Internationale des Universités Catholiques et de l'Universidade Católica Portuguesa, qui entretient une belle relation avec la Catho de Lyon, je souhaite à tous les étudiants, enseignants et membres des organes de direction de l'université, que je salue en la personne de son Recteur, le Père Artus, une année académique riche dans la poursuite de la connaissance.

Permettez-moi de débiter cette réflexion en me référant à un passage marquant de Guerre et Paix de Léon Tolstoï. Dans son roman, Tolstoï consacre un chapitre entier aux causes qui ont conduit les armées napoléoniennes à avancer dans la campagne de Russie en 1812 et écrit que "(...) toutes les causes - une myriade de causes - ont coïncidé pour que ce qui est arrivé arrive". Et il ajoute : "Par conséquent, aucune des causes n'était la seule raison de la guerre, et la guerre s'est produite parce qu'elle devait se produire." Je ne relie pas cette réflexion de Tolstoï à la guerre actuelle et à l'agression russe en Ukraine, mais à la situation de l'université dans notre présent critique. Ce qui ressort de l'expression de Tolstoï est précisément un déterminisme conflictuel et une inévitabilité qui résultent d'un ensemble de causes différentes qui affectent la nature des parties. La guerre était prédestinée parce que la nature des parties en conflit la déterminait.

Lorsque l'on parle de l'université aujourd'hui, on choisit souvent la voie de l'euphorie ou celle du pessimisme nihiliste. Dans les deux cas, le choix découle d'un déterminisme bizarre sur l'essence de l'université, comme s'il s'agissait d'une entité monolithique qui fait tout ce qu'elle peut pour se préserver, même si elle s'aliène de la réalité environnante. Le sentiment de crise institutionnelle des universités, d'absence d'impact politique - il est à rappeler qu'une fois de plus, lors de son récent discours sur l'état de l'Union, la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, n'a pas mentionné une seule fois les universités -, de perte de pertinence sociale, est accompagné d'une crise interne - remise en question de l'ordre disciplinaire de la connaissance, manque d'influence sur les problèmes réels de l'humanité, ainsi que sur leur rôle dans la préservation de la mémoire des communautés et des nations, et aussi dans la défense des valeurs de la dignité humaine et de l'État de droit. Ni la conviction euphorique que les 1000 ans d'existence sont la preuve de la résilience éternelle des universités, ni la jérémiade sur la fin nécessaire de l'université ne sont intellectuellement valables. L'université n'arrive pas non plus parce qu'elle était prédestinée à arriver, comme la guerre de Tolstoï, ni n'est destinée à périr, comme l'écrit Hans Ulrich Gumbrecht, professeur à Stanford, parce qu'elle est devenue " un moyen étrangement inefficace et grotesquement expansif de transmettre des connaissances préprofessionnelles " (Gumbrecht, 2017, p. 43-44). Ces champs agrégés dans deux tranchées en conflit permanent sont une manifestation pérenne de ce que l'on peut appeler la crise permanente de l'idée d'université. Un concept qui la structure et - nous pouvons le supposer - lui donne de la force, car il représente la conscience d'avoir atteint un moment décisif, un tournant. C'est ce sentiment d'imminence qui génère l'angoisse et transforme en même temps l'université en un projet éternel, une œuvre inachevée en transformation continue.

L'expression *universitas non moritur*, qui, dans son sens premier, réfléchit sur les universaux de la pensée, s'applique également à l'idée de cette institution universelle : l'université. C'est précisément ici, à Lyon, lors du Premier Concile de Lyon en 1245, que le Pape Innocent IV, réagissant aux fréquentes tentatives d'excommunier les collègues ecclésiastiques, qui étaient châtiés comme s'il s'agissait de personnes réelles, fit remarquer que l'université était une personne intellectuelle qui ne pouvait pas être

condamnée parce qu'elle n'avait pas d'âme. Il déclara alors : "Universitas non moritur". Grâce à la régénération constante de la communauté des étudiants et des enseignants, elle sera la même aujourd'hui que dans cent ans. Parce que l'université se nourrit de la succession de ses membres, elle sera perpétuelle. C'est donc dans la succession, dans la transformation que se manifeste la nature de l'université.

Or, dans nos sociétés post-fordistes, où le modèle du capitalisme industriel se transforme pour intégrer des modèles plus déterritorialisés, plus légers et centrés sur la valeur du savoir, l'université menace paradoxalement de devenir la nouvelle usine rigidement limitée dans sa capacité de métamorphose (cf. Raunig, 2013). Ce que Bill Readings a qualifié de " ruine " de l'université (Readings, 1997) et de son modèle de promotion et de culture d'un idéal de nation en faveur d'un projet universitaire techno-bureaucratique et mondialisé est indissociable de la pénétration de la logique de la connaissance exploratoire, et dans une certaine mesure aussi spéculative, par le modèle taylorisé de l'université d'entreprise. Pour être juste, je dois dire que la réaction généralement négative à l'égard d'un type d'université centré sur le profit (for profit university) s'estompe lorsqu'il s'agit de lutter, ou de réagir, contre des modèles mesurables d'impact, d'évaluation et d'employabilité. Cette pénétration est aussi une question de vocabulaire. La pénétration du vocabulaire du marché se fait dans deux directions distinctes : l'une euphorique, l'autre radicalement critique.

Le modèle euphorique considère l'université comme un "marché des idées" (Menand, 2001), où les producteurs de connaissances (chercheurs et enseignants) servent des clients (étudiants, entreprises, services) avec des produits qui répondent à la loi de la demande. Dans cette logique, l'université est avant tout une institution de transfert de connaissances, au service des besoins du marché et donc régulée par la loi de l'offre et de la demande. Les offres de formation sont fluides, soumises aux fluctuations du marché de l'emploi, et les universités sont des organisations agiles avec des ressources humaines flexibles qui peuvent s'adapter aux changements. En d'autres termes, la créativité issue de la recherche est canalisée dans des processus d'innovation visant à rendre les processus de production des entreprises plus efficaces.

Ainsi, l'université, en tant qu'institution nodale dans l'économie sophistiquée de la connaissance, doit être examinée et évaluée pour sa capacité à contribuer à l'innovation, pour sa capacité à produire/former des ressources employables dotées d'un potentiel innovant et transformateur. Reflétant une logique post-nationale, située peut-être au-delà du bien et du mal, l'euphorie de la mesure reflétée dans les processus d'accréditation et d'évaluation des universités et des centres ne mesure pas la contribution spécifique des connaissances créées à l'affirmation nationale, mais exige un étalonnage international - "selon les meilleures pratiques internationales" - ; elle sape l'unicité de l'offre de formation de chaque institution et son identité propre en faveur du courant de formation dominant et des besoins du marché, ce qui rend difficile pour chaque institution d'adopter des philosophies de formation différentes ; et enfin, elle sape l'éducation aux valeurs - typique des sciences humaines - en faveur de l'académie efficace des classements.

L'option opposée, que j'ai appelée radicalement critique, articule la critique de la rhétorique du marché avec l'idéologie anticapitaliste. Certes, le discours intellectuel, surtout depuis les années 1970, diagnostique l'université comme une institution disciplinaire, mais il s'agit désormais surtout de contester le "capitalisme cognitif" (Raunig, 2013), de critiquer la prolétarianisation des ressources de la recherche et de proposer une émancipation de l'université par rapport à la logique marchande.

Les approches varient, allant de l'approche humaniste de Martha Nussbaum qui met l'accent sur la défense du retour de l'éducation aux valeurs, à des propositions d'intégration des savoirs non standardisés à l'université. Ces propositions optent pour une transversalité des savoirs fondée sur un nouveau *sensus communis*, en ce qu'elle concerne la récupération des savoirs informels, ainsi que l'affirmation du partage des savoirs, de la transversalité et du commun (Giorgio Agamben). D'un autre côté, il y a les logiques néo-marxistes prônant une réforme radicale de l'université sous le principe de "désertion immanente" (Raunig, 2013 : 26), impliquant le rejet et la subversion de toutes les formes de pénétration de la logique de la mesurabilité, le refus de l'évaluation standardisée, bref, tous les modèles de pénétration du capitalisme cognitif, tel que décrit par Negri et Raunig. Cependant, la solution critique la plus utopique est peut-être celle proposée par Michel Foucault dans son dernier cours au

Collège de France en 1984, intitulé "Le courage de la vérité", où il suggère un modèle d'académie qui ne se base pas sur la simple transmission du savoir entre le professeur et l'étudiant, mais sur le mouvement du logos, le flux du dialogue dans une relation d'égalité.

Cette *école du maître qui manque* affirme l'utopie ultime d'une université idéale comme espace de pensée en toute liberté (Foucault, 2009), ce que Jacques Derrida, appelait l'hypothèse de l'université à venir, ou sans conditions (Derrida, 2001), une ligne d'horizon qui s'éloigne continuellement du quotidien réel de l'expérience institutionnelle.

En fait, l'option de Derrida est fallacieuse, car l'université a toujours existé dans un contexte et avec des conditions. L'université est apparue comme un centre de formation et d'éducation, d'abord pour des groupes sociaux spécifiques, l'église au Moyen-Âge, s'étendant à d'autres groupes et démocratisant l'accès, mais ne cessant jamais de s'affirmer comme un centre de formation des citoyens et, surtout, des élites. D'autre part, les conditions ont toujours été négociées, parfois imposées par les pouvoirs dominants. Les contraintes économiques ont été une condition plus qu'influente.

Dans les sociétés démocratiques comme celle à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, c'est précisément la négociation et la remise en question du type de conditions appliquées qui est en jeu. La mission d'une université, et en particulier d'une université catholique, est de former des citoyens éthiquement et culturellement capables de comprendre et de résoudre des problèmes dans leur domaine de spécialisation. Elle vise également à contribuer au développement humain, économique, scientifique, technologique et artistique de la société dans laquelle elle se trouve ainsi qu'avec des sociétés avec lesquelles elle est en relation.

Si elle doit travailler avec le marché, l'université ne peut se substituer aux fonctions spécifiques du marché des entreprises, au risque de mettre en péril la vocation de connaissance qui la définit. Dans le marché volatile et en constante évolution dans lequel nous vivons, l'université doit transmettre des connaissances solides, des compétences sociales, culturelles et techniques solides qui permettent aux diplômés de s'adapter au changement, et non pas simplement agir comme une

institution qui s'adapte au marché. Après tout, pourrions-nous concevoir un système d'éducation et de recherche qui ne produirait plus de diplômés en philosophie, en études classiques, en archéologie, en anthropologie ou en études littéraires ? Puisque le taux de chômage en droit est élevé, cesserions-nous de former des avocats pendant trois ans ?

C'est à l'université de former de manière responsable, en étant attentive aux évolutions du marché, mais sans fonctionnariser la formation à des tendances qui sont généralement à court terme, et opposées à la longue durée de la formation universitaire, qui n'est jamais vraiment complète, mais qui se fait tout au long de la vie. C'est à l'étudiant de faire les bons choix et de comprendre que la formation est un processus et non un objectif fixe. Aux employeurs de recruter et de contribuer à la formation professionnelle afin d'améliorer les compétences qu'ils reconnaissent à leurs employés. C'est à l'université de créer les savoirs qui nous rendent capables de soulager le patrimoine de l'homme, qui est sans équivoque fait en commun et nous pose donc des problèmes communs. Centrée sur la défense radicale de l'humanité, elle est chargée de promouvoir un progrès des sociétés qui soit techniquement responsable, éthiquement sain et qui apporte des réponses aux perplexités auxquelles nous sommes confrontés. L'université est donc une institution clé dans la défense inébranlable de ce que le pape François appelle l'écologie intégrale de la connaissance. Dans cette entreprise, les sciences humaines et sociales jouent un rôle central, en renforçant la capacité d'imagination qui nous permet de penser à un avenir différent face aux crises du présent, qui nous permet de regarder et de préserver l'héritage du passé, qui permet l'indépendance de pensée et le diagnostic critique des pouvoirs obliques qui nous pénètrent.

Dans son discours aux étudiants de l'Université catholique du Portugal le 3 août, Sa Sainteté le Pape François a exhorté la communauté universitaire à considérer l'université comme un chemin, non comme un but, mais comme un voyage de persévérance et de risque:

Chers amis, permettez-moi de vous dire : cherchez et risquez. En ce moment historique, les défis sont énormes, les gémissements douloureux – nous vivons une troisième guerre mondiale par morceaux –, mais nous embrassons le risque de penser que nous ne sommes pas en agonie, mais

en accouchement ; non pas à la fin, mais au début d'un grand spectacle. Il faut du courage pour penser cela. Soyez donc des protagonistes d'une "nouvelle chorégraphie" qui mette au centre la personne humaine, soyez chorégraphes de la danse de la vie.

L'appel à faire de cet espace un lieu de transformation de nos étudiants en "entrepreneurs de rêve" passe nécessairement par l'affirmation d'une université qui sort, qui lutte contre l'autopréservation et prend la responsabilité de résoudre - dans le dialogue - les grands problèmes qui agitent la planète. En effet, l'université n'existe pas pour se préserver en tant qu'institution, mais pour répondre courageusement aux défis du présent et de l'avenir. Comme l'a dit le Pape:

L'auto-préservation est une tentation, c'est un réflexe conditionné par la peur qui fait regarder l'existence de manière déformée. Si les graines se préservaient, elles gaspilleraient complètement leur puissance génératrice et elles nous condamneraient à la faim ; si les hivers se préservaient, il n'y aurait pas l'émerveillement du printemps. Ayez donc le courage de remplacer les peurs par des rêves. Remplacez les peurs par les rêves : ne soyez pas administrateurs de peurs, mais des entrepreneurs de rêves !

Assumer la responsabilité de l'avenir est essentiel pour aborder de manière convaincante l'angoisse face aux défis du présent. Pour reprendre une phrase de Romain Rolland maintes fois répétée par des chercheurs issus de domaines politiques très variés, de Gramsci à Timothy Garton Ash, l'université est dans une position idéale pour modeler l'avenir avec conviction tout en analysant le présent de manière critique : "Il faut savoir allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté."

Les débats intenses sur le rôle, la place et la pertinence de l'université surviennent généralement à des moments charnières, lorsqu'une crise perçue inspire le changement. Ces moments ont été nombreux et récurrents, ce qui peut indiquer que la crise est la condition naturelle dans laquelle les universités opèrent.

À une époque de crise de la possibilité de savoir, d'euphorie technologique d'une part et de méfiance permanente d'autre part, la place de l'université catholique est d'offrir de l'espoir et de garantir la capacité d'aspirer. L'université est, par définition, un lieu de recherche, de dialogue et d'accueil. Face à des réalités marquées par l'exclusion et l'inégalité, à une époque d'incertitude, l'université se pose en gardienne de l'espérance, ce qui signifie promouvoir la capacité de rêver, aider à

discerner, écouter les voix qui nous entourent, écouter l'époque et y intervenir, défendre la dignité des femmes et des hommes et croire en leur capacité de transformation. Notre activité combine la recherche de la connaissance en vue d'améliorer la condition humaine, le discernement éthique qui guide la possibilité de choisir et d'agir, la culture de la beauté et le geste esthétique qui est aussi une recherche de sens dans le monde. L'université est donc un conservateur du savoir, un philosophe de l'action et un gestionnaire de la beauté.

L'affirmation de Dostoïevski selon laquelle la beauté sauvera le monde est extrêmement sage et n'est pas simplement un geste contemplatif. Le langage artistique est une forme unique de diagnostic et d'attribution de sens qui complète les modèles textuels et mathématiques dans lesquels la science est habituellement produite. Le geste artistique comporte en effet une dimension éthique et une ouverture spirituelle qui le rendent indispensable à un projet d'éducation intégrale qui dépasse les monocultures disciplinaires et dont notre réalité complexe a désespérément besoin. Cultiver la beauté, la bonté et la vérité ne se fait donc pas seulement dans la bibliothèque, la salle de classe et le laboratoire, mais aussi dans l'atelier de l'artiste et dans tous les lieux où l'on expérimente de nouvelles manières de résoudre les apories de l'extraordinaire aventure de la vie.

L'éducation intégrale se concentre sur la formation de protagonistes capables de comprendre la complexité, capables d'analyser, de comprendre et donc de distinguer et de sélectionner. L'éducation intégrale exige la culture transversale de connaissances qui, de par leur cadre épistémologique, sont imbriquées dans d'autres types de connaissances. C'est précisément ici que la proposition de valeur spécifique de l'enseignement supérieur catholique se fait sentir, puisqu'il intègre la connaissance et est cosmopolite, éthiquement structuré et innovant.

Le moto *universitas non moritur* (l'université ne meurt pas) revêt une signification profonde dans le contexte de la lutte contre l'anxiété au sein des universités et surtout des universités catholiques. Il s'agit à la fois d'une proposition d'espoir et d'un projet d'action, qui incarne la résilience et la persévérance des institutions éducatives face à des défis multiples. Lorsque nous disons que les universités ne meurent pas, nous soulignons leur capacité à s'adapter, à évoluer et à

persévérer malgré les obstacles qui se dressent sur leur chemin. Cela suggère que, tout comme les individus qui les composent, les universités ont la capacité de surmonter les moments difficiles et de poursuivre leur quête de connaissance inlassablement.

En conclusion, "universités non moritur" doit être notre boussole. Nous devons travailler ensemble pour préserver ces institutions précieuses, pour soutenir ceux qui en font partie, et pour créer un environnement propice à l'épanouissement intellectuel et à la découverte. Les universités ne meurent pas, et avec notre engagement continu, elles continueront à éclairer le chemin vers un avenir meilleur.